



# De l'exaltation à la métamorphose : les relations du sujet à la nature en littérature québécoise contemporaine

SARA GARNEAU ET ÉLISE LEPAGE

## **De nouvelles modalités de relation à la nature**

Une nouvelle conscience des rapports qui unissent le sujet aux autres formes de vie émerge dans le sillage des mouvements écocritique ou écopoétique aux États-Unis dans les années 1970 (William Rueckert, Lawrence Buell, etc.) avant de se répandre en Europe (Pierre Schoentjes, Riccardo Barontini, Sara Buekens, Daniel Finch-Race, etc.) et au Canada (Greg Garrard, Stephanie Posthumus, Jonathan Hope, Élise Lepage, Julien Defraeye, Elspeth Tulloch, Jenny Kerber, etc.). La présence accrue de préoccupations pour l'environnement et le désir de dépasser l'anthropocentrisme poussent les auteurs contemporains à développer différentes modalités de représentation leur permettant d'exprimer des rapports sensibles aux altérités autres qu'humaines. De ce fait, ils explorent de nouvelles images pour traduire des relations qui entremêlent à la fois des connaissances sur les autres êtres ou éléments, et une prise de conscience des liens et des réseaux qui les réunissent. Dès lors, le sujet ne se situe plus seulement dans une relation de domination, de maîtrise ou d'observation de la nature perçue comme arrière-plan de ses actions : le sujet est à envisager dans un rapport de co-existence, souvent de co-dépendance avec ces altérités autres qu'humaines. Sa posture change, délaissant les schèmes verticaux de la domination pour ceux indiquant une expansion et une ouverture à la nature : extase, exaltation, désir de communion ou de fusion, voire de métamorphose. Le sujet découvre des analogies entre les différents règnes, métaphorise certains éléments, en personnifie ou en érotise d'autres. Plus encore, ce renouvellement des relations à la nature ancre solidement le sujet dans un espace ou un territoire concret et l'encourage à être attentif à des processus, des déplacements, des transformations qui s'inscrivent souvent dans la durée. Ces motifs déplacent les frontières entre l'humain et son environnement telles qu'elles ont été pensées dans les sociétés occidentales jusqu'ici. C'est à partir du constat de la prégnance de ces motifs

dans la littérature québécoise et les littératures autochtones contemporaines que l'idée de ce dossier a pris forme.

### Panorama historique

Jusque vers l'entre-deux-guerres, la relation à la nature se caractérisait par la proximité. La plupart du temps signe de labeur, elle s'imposait avec évidence au quotidien. Qu'il s'agisse de l'archétype du colon ou de l'agriculteur qui défriche puis cultive sa terre, ou du coureur des bois qui sillonne les pays d'en haut pour faciliter le commerce des fourrures ou le repérage de chantiers forestiers, dans la littérature du terroir qui prévalait jusqu'alors, la nature était principalement envisagée comme un ensemble de ressources dans lequel puiser. Par ailleurs, on l'associait aux difficultés du climat et des milieux qu'elle présentait (tourbières, forêts aussi denses qu'immenses, côtes escarpées, etc.). Il semble qu'il aura fallu attendre que la nature soit quelque peu mise à distance de la vie de tous les jours pour la majeure partie de la population pour qu'elle suscite un intérêt renouvelé : de nouvelles façons de penser les relations entre nature et subjectivité, de nouvelles images et dynamiques d'interaction apparaissent progressivement dans les dispositifs littéraires.

La modernité de la littérature québécoise se manifeste quelque peu tardivement, autour notamment du motif de l'arrivée en ville. Si *Bonheur d'occasion* (1945) de Gabrielle Roy en est sans doute l'exemple paradigmatique, on remarque cependant que cette modernité du propos s'actualise dans des romans de facture réaliste au milieu du xx<sup>e</sup> siècle, et qu'assez vite ensuite, l'œuvre de Roy s'oriente vers des représentations de la ruralité de son Manitoba natal, s'ancrant ainsi dans un territoire résolument nord-américain. À ce titre, Gabrielle Roy – contemporaine des premières préoccupations environnementales qui prennent forme autour des années 1960 – pourrait être considérée comme précurseuse d'une nouvelle sensibilité environnementale, cette dernière s'attachant à dépeindre une nature vivante, personnifiée. Son cycle d'écriture caractérisé par l'intimisme et la nordicité commence avec *Rue Deschambault* (1955)<sup>1</sup>. En rupture avec les attentes du milieu littéraire de l'époque, ses œuvres sont dès lors traversées par un enchantement devant la nature. À travers une écriture sensible et imagée, l'écrivaine tend à doter les éléments autres qu'humains d'une intériorité. Dans *La Montagne secrète* (1961), Pierre, un artiste-peintre qui parcourt le Nord canadien, est saisi d'un coup de foudre pour une sublime montagne qui semble dotée d'une volonté. Pivot du récit, cette rencontre

1. Selon Michel Biron, François Dumont et Élisabeth Nardout-Lafarge, le « cycle des romans intimistes ou nordiques » s'ouvrirait à partir de l'écriture de *Rue Deschambault* (1955), et se poursuivrait avec *La Montagne secrète* (1961), *La Route d'Altamont* (1966) et *La Rivière sans repos* (1970). Cf. Michel Biron, François Dumont, Élisabeth Nardout-Lafarge, *Histoire de la littérature québécoise*, Montréal, Boréal, 2007, p. 300-301.

épiphanique transforme le rapport au monde du peintre. De même, dans *Cet été qui chantait* (1972), l'auteur établit une communication animée avec d'autres formes de vie, comme le ouaouaron, l'arbre et le merle, un dialogue qui provoque l'enchantement caractéristique de l'œuvre royenne.

Dans le sillage de cette pionnière, plusieurs auteurs québécois dépeignent des moments de communion avec la nature, tels que Pierre Morency, Robert Lalonde et Louis Hamelin. Le premier décrit comme « une “extraordinaire jubilation” » le fait de ressentir dans la nature « cet éclair qui met le corps en émoi et qui saisit l'esprit d'une ivresse si rare<sup>2</sup> ». Pour Morency, cela se produit particulièrement lors de la rencontre aussi heureuse qu'inopinée avec un animal sauvage ou un végétal, ou encore lorsque le paysage semble s'ouvrir devant lui. Chez Lalonde, la relation à la nature passe entre autres par l'exploration d'une identité métissée. L'héritage autochtone inscrit la nature comme « constituante identitaire<sup>3</sup> » du sujet, mais ceci ne va pas sans une certaine ambiguïté, comme si le sujet craignait de s'y dissoudre. Plusieurs romans de Louis Hamelin décrivent des états de présence dotés d'une « densité extraordinaire<sup>4</sup> » – soit l'ineffable eccéité qui sous-titre *Betsi Larousse*. Julien Desrochers utilise le concept d'éco-épiphanie<sup>5</sup> pour désigner ces instants de grâce ayant pour cadre la nature.

Depuis le tournant des années 2000 et particulièrement depuis 2010, sous l'influence d'écrivains phares comme Hamelin, on observe une recrudescence de l'intérêt pour les régions, une thématique qui avait été délaissée, à partir des années 1960, au profit du roman urbain. Cette tendance est présente autant chez des auteurs masculins (Samuel Archibald, Raymond Bock, William M. Messier)<sup>6</sup> associés à ce que Benoît Melançon a appelé caricaturalement « L'école de la tchénessâ [chainsaw]<sup>7</sup> » que dans les romans et nouvelles de Lise Tremblay et de Jocelyne Saucier. Chez ces autrices, bien que les relations des personnages à la

---

2. Pierre Morency, *L'Œil américain. Histoires naturelles du Nouveau Monde, tome I*, Montréal, Boréal, 1989, p. 21.

3. Emmanuelle Tremblay, « Une identité frontalière. Altérité et désir métis chez Robert Lalonde et Louis Hamelin » [en ligne], *Études françaises*, vol. 41, n° 1 (2005), p. 115 [https://doi.org/10.7202/010849ar].

4. Louis Hamelin, *Betsi Larousse ou L'ineffable eccéité de la loutre*, Montréal, XYZ (Romanichels plus), 2003 [1994], p. 123.

5. Julien Desrochers, « “Cette grâce entière, insaisissable et mystérieuse” : formes et enjeux de l'éco-épiphanie dans trois romans québécois contemporains », *Études littéraires*, vol. 48, n° 3 (2019), p. 51-65.

6. Selon Benoît Melançon, « sans qu'on puisse toujours parler d'une filiation directe, il est possible de rapporter leur travail littéraire, du côté du roman, à celui de Louis Hamelin, d'André Major ou de Victor-Lévy Beaulieu, parfois de Réjean Ducharme ». Voir Benoît Melançon, « Fortune de la tchénessâ » [en ligne], *L'Oreille tendue* [blogue], 18 juillet 2012 [https://oreilletendue.com/2012/05/19/histoire-de-la-litterature-quebecoise-contemporaine-101/].

7. *Id.*

nature soient souvent importantes, elles sont avant tout orientées par une activité (la chasse, le tourisme, la mise en mémoire) ou une posture (le retrait) spécifiques. Dans *La Héronnière* (2003) de Tremblay, les relations à la nature se caractérisent par la chasse, le saccage et le braconnage. La nature est un actif touristique qui permet de maintenir en vie une communauté vieillissante. *Il Pleuvait des oiseaux* (2011) de Jocelyne Saucier illustre différentes postures face à la nature : si plusieurs personnages s'en servent comme refuge pour échapper à la société, pour la journaliste, elle est objet d'une mémoire traumatique qu'elle entreprend d'explorer.

Les relations à la nature et leurs représentations littéraires se métamorphosent au cours du dernier siècle : bien qu'on retrouve encore des traces des dynamiques fonctionnelles qui caractérisaient la littérature du terroir – à travers la représentation de la chasse et de la pêche, par exemple –, les interactions du sujet avec la nature dans les littératures contemporaines au Québec sont plutôt orientées vers des enjeux mémoriels, esthétiques, voir curatifs ; le sujet contemporain se tourne vers la nature afin de réaménager sa place dans le monde et de donner un sens à son existence.

### Un renouveau contemporain

Est-ce parce que nos vies, aujourd'hui, nous mettent toujours davantage en contact avec des écrans, des réalités virtuelles, qu'il semblerait que des autrices, des auteurs cherchent au contraire à renouer avec la nature, à voir comment celle-ci permet de se (re)découvrir en dehors de tout ce qui fait écran au réel ? Sommes-nous saisis d'une nostalgie anticipée devant la menace des transformations environnementales, nous poussant à rendre hommage à la nature par nos récits ? Ce type de questionnement infuse la littérature québécoise depuis une dizaine d'années tout au plus. Un premier constat s'impose : un nombre élevé de nouvelles voix féminines réinventent ces relations à la nature, en fonction de différentes perspectives.

Dans les recueils de poèmes de Marie-Hélène Voyer<sup>8</sup>, la nature est pluri-forme selon qu'elle réfère à la vie à la ferme ou dans des espaces plus sauvages ; mais elle est éminemment liée à l'exploration de la mémoire et d'un matrimoine qui s'ancre explicitement dans le Bas-du-Fleuve. Dans ses poèmes, Noémie Pomerleau-Cloutier<sup>9</sup> représente la Côte-Nord, tantôt par sa biodiversité dont elle tire des images pour évoquer des traumatismes, tantôt pour documenter des arts de faire<sup>10</sup> et des modes de vie en prise directe avec les éléments naturels,

8. Marie-Hélène Voyer, *Expo Habitat*, Chicoutimi, La Peuplade, 2018 ; *Mouron des champs*, Chicoutimi, La Peuplade, 2022.

9. Noémie Pomerleau-Cloutier, *Brasser le varech*, Chicoutimi, La Peuplade, 2017 ; *La Patience du lichen*, Chicoutimi, La Peuplade, 2021.

10. Michel de Certeau, *L'Invention du quotidien. Tome 1. Arts de faire*, nouvelle édition établie et présentée par Luce Giard, Paris, Gallimard (Folio Essais), 1990 [1980].

mais désormais en voie de disparition dans les villages de pêcheurs nord-côtiers. L'écriture d'Andréane Frenette-Vallières<sup>11</sup>, quant à elle, suggère une quête d'ascèse : il s'agit de mettre le corps et l'esprit à l'épreuve au sein d'une nature rêche, mais dont les menues délicatesses attendent d'être découvertes et appréciées. Chez Anne-Marie Desmeules<sup>12</sup>, on semble à un moment limite, prêt à basculer dans un nouvel ordre dont on ignore s'il apportera un renouveau ou débouchera sur l'anéantissement. Un imaginaire de la fusion avec le milieu se développe, mais les images évoquent une certaine violence et la possibilité d'une destruction.

Du côté du roman, l'ombre du chaos, d'un imaginaire de la fin<sup>13</sup> est présent également chez Christian Guay-Poliquin<sup>14</sup>, Mathieu Villeneuve<sup>15</sup>, Maude Deschênes-Pradet<sup>16</sup>, Catherine Leroux<sup>17</sup>, Elsa Pépin<sup>18</sup>, Christiane Vadnais<sup>19</sup>, Mireille Gagné<sup>20</sup> et Virginie DeChamplain<sup>21</sup>. Dans un cas comme dans l'autre, le récit se situe loin des grands centres urbains et les personnages doivent composer avec les contraintes de la nature. Christian Guay-Poliquin<sup>22</sup> et Virginie DeChamplain nous entraînent dans des cabanes isolées au sein de la nature où des sujets tentent de rebâtir un monde à petite échelle après que des catastrophes aient détruits la civilisation telle qu'ils l'ont connue ; chez Christiane Vadnais, les expériences de communion avec la nature semblent se situer à la frontière entre la peur et l'épiphanie, dans un monde aux allures postapocalyptique, marqué par une fusion inquiétante, dévorante, entre les individus et leur environnement. Vadnais et Gagné explorent toutes deux la relation à l'insecte, qui leur permet d'inverser la relation de prédation, le sujet humain

---

11. Andréane Frenette-Vallières, *Juillet, le Nord*, Montréal, Le Noroît (Initiale), 2019 ; *Sestralles*, Montréal, Le Noroît, 2020 ; *Tu choisiras les montagnes*, Montréal, Le Noroît (Chemins de traverse), 2022.

12. Anne-Marie Desmeules, *Nature morte au couteau*, Montréal, Le Quartanier, 2021.

13. Voir les travaux de Bertrand Gervais, notamment *L'Imaginaire de la fin : temps, mots et signes. Logiques de l'imaginaire. Tome III*, Montréal, Le Quartanier (Erres essais), 2009, mais aussi Jean-Paul Engélibert, *Apocalypses sans royaume : politique des fictions de la fin du monde, xx<sup>e</sup>-xxi<sup>e</sup> siècles*, Paris, Classiques Garnier (Littérature, histoire, politique 7), 2013 ; *Fabuler la fin du monde : la puissance critique des fictions d'apocalypse*, Paris, La Découverte, 2019 ; Michaël Foessel, *Après la fin du monde : critique de la raison apocalyptique*, Paris, Éditions du Seuil (L'Ordre philosophique), 2012.

14. Christian Guay-Poliquin, *Le Fil des kilomètres*, Chicoutimi, La Peuplade, 2013 ; *Le Poids de la neige*, Chicoutimi, La Peuplade, 2016 ; *Les Ombres filantes*, Chicoutimi, La Peuplade, 2021.

15. Mathieu Villeneuve, *Borealiu Tremens*, Chicoutimi, La Peuplade, 2017.

16. Maude Deschênes-Pradet, *Hivernages*, Montréal, XYZ (Romanichels), 2017.

17. Catherine Leroux, *L'Avenir*, Québec, Alto, 2020.

18. Elsa Pépin, *Le Fil du vivant*, Québec, Alto, 2022.

19. Christiane Vadnais, *Faunes*, Québec, Alto, 2019.

20. Mireille Gagné, *Frappabord*, Chicoutimi, La Peuplade, 2024.

21. Virginie DeChamplain, *Avant de brûler*, Chicoutimi, Québec, 2024.

22. Nous référons ici au roman *Le Poids de la neige* de Christian Guay-Poliquin, *op. cit.*

se trouvant littéralement dévoré. Dans *Frappabord* de Mireille Gagné, les insectes sont au centre d'une dystopie où leur puissance invasive est utilisée et manipulée par l'humain qui en fait une arme bactériologique dont il perd le contrôle. La narration adoptant par moments le point de vue de l'insecte, l'humain y devient une chaire désirable dont on peut boire goulûment le sang dans un corps-à-corps érotisé.

Pour d'autres autrices et auteurs encore, c'est véritablement la dynamique entre le sujet et la nature qui est repensée. Dans deux de ses romans, Anaïs Barbeau-Lavalette explore ses similitudes ontologiques avec d'autres formes de vie (la forêt, le fleuve), en se mettant à leur hauteur, afin d'établir une communion exaltante avec le monde. Pour ce faire, elle fait appel au discours scientifique, dans une tentative de mieux connaître et comprendre les éléments autres qu'humains, mais en évitant l'anthropomorphisme. Chez Barbeau-Lavalette, l'immersion dans la nature avive l'énergie et le désir, particulièrement le désir féminin que la narratrice se propose d'explorer et qui est symbolisé par les eaux libres du fleuve.

Quelques œuvres québécoises récentes présentent une forme d'union plus radicale avec des formes de vie autre qu'humaines (animaux, arbres). Dans *Les Fleurs sauvages n'ont de sauvage que le nom*<sup>23</sup>, Anne-Marie Duquette invente une syntaxe particulière pour traduire la relation unique entre le personnage de Gamin et les arbres. Plusieurs autres autrices vont jusqu'à explorer les possibilités de la métamorphose, et ce, à travers des styles et des poétiques très distinctes : alors que la protagoniste d'Audrée Wilhelmy entre dans la peau des animaux<sup>24</sup> ou communie avec la Terre-Mère, celle de Christiane Vadnais se transforme en oiseau<sup>25</sup>, et celles de Gagné en arbre ou encore en lièvre<sup>26</sup>. Cette dernière transformation n'est pas sans évoquer celle du personnage kafkaïen Gregor Samsa. Toutefois, chez Gagné, la métamorphose tient davantage de la libération que de l'avalissement. Ce renversement de la conception de l'animalité, qui prend une valeur positive dans les œuvres contemporaines, fait écho aux préoccupations de la zoopoétique qui nous invite à revisiter nos liens avec la vie animale<sup>27</sup>. Dans son ouvrage *Par-delà nature et culture*<sup>28</sup> (2005),

23. Anne-Marie Duquette, *Les Fleurs sauvages n'ont de sauvage que le nom*, Montréal, XYZ (Romanichels), 2023.

24. Audrée Wilhelmy, *Le Corps des bêtes*, Montréal, Leméac, 2017 et *Blanc résine*, Montréal, Leméac, 2019.

25. Christiane Vadnais, *op. cit.*, 2018.

26. Mireille Gagné, *Le Lièvre d'Amérique*, Chicoutimi, La Peuplade, 2020 et *Bois de fer*, Chicoutimi, La Peuplade, 2022.

27. Voir les travaux d'Anne Simon sur la zoopoétique, notamment le site « Animots – Carnet de Zoopoétique » [<https://animots.hypotheses.org/zoopoetique>] et l'ouvrage *Une Bête entre les lignes. Essai de zoopoétique*, Paris, Wildproject, 2021.

28. Philippe Descola, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard (NRF – Bibliothèque des sciences humaines), 2005.

l'anthropologue Philippe Descola invitait déjà à remettre en question cette dichotomie fondamentale entre nature et culture pour envisager les relations entre les « existants » en termes de continuités et discontinuités, dans un effort pour arracher les racines mêmes de l'anthropocentrisme.

### **Des spécificités propres au Québec**

Au vu de ce panorama, est-il possible d'affirmer que les corpus québécois et autochtone ont une certaine spécificité quant à leurs représentations de la nature? Comme nous venons de le retracer brièvement, l'histoire de la littérature québécoise suit une chronologie qui lui est propre et qui a conduit à des périodisations particulièrement contrastées : la représentation du monde agricole jusque vers le mitan du xx<sup>e</sup> siècle, suivie par un fort retour de balancier, évacuant ce qui ne relevait pas de l'urbanité pendant toute la seconde partie du même siècle. À quelques exceptions près, il aura donc fallu attendre le début du xxi<sup>e</sup> siècle pour assister à un retour de la nature dans les représentations littéraires – soit à peu près le même moment où les voix des littératures autochtones en français ont commencé à recueillir de véritables échos.

Sur le plan géographique, les recherches sur l'américanité du Québec ont montré que le territoire québécois a beaucoup plus en commun avec le rapport à l'espace et à la nature qui prévaut en Amérique du Nord qu'avec celui qui domine en Europe. Nous ne développons pas beaucoup cette perspective car elle a été très bien documentée et analysée au cours des années 1980-1990 dans les études sur l'américanité de la littérature québécoise<sup>29</sup>.

La singularité des études littéraires québécoises quant à l'analyse des représentations et des relations à la nature serait donc à chercher du côté de l'histoire littéraire, d'un rapport ambivalent quant à l'inscription géographique (le rapport au territoire, à la dimension continentale, aux différentes strates et incarnations du colonialisme), mais également dans les approches théoriques et critiques. En effet, à la lecture des articles qui composent ce numéro, on est frappé par la grande variété de sources théoriques littéraires, philosophiques, anthropologiques, féministes qui proviennent de recherches et de réflexions menées au Québec, en France, en Belgique, aux États-Unis ou au Canada, sans oublier les perspectives qu'apportent les études autochtones. À cet égard, on pourrait d'ailleurs arguer que c'est là que se situe le caractère distinctif des études littéraires québécoises quant à ce sujet des représentations et relations

---

29. Jean Morency, *Le Mythe américain dans les fictions d'Amérique*, Montréal, Nota Bene (Terre américaine), 1994; *La Littérature québécoise dans le contexte américain*, Montréal, Nota Bene (Terre américaine), 2012; René Lapierre, *Écrire l'Amérique*, Montréal, Les Herbes rouges, 1995; Pierre Nepveu, *Intérieurs du Nouveau Monde. Essais sur les littératures du Québec et des Amériques*, Montréal, Boréal (Papiers collés), 1998; mais aussi les travaux de Jimmy Thibeault.

à la nature : les références théoriques sont variées et de provenances diverses, reflétant bien la situation du Québec – une province francophone sur un continent largement anglophone –, elles sont à la confluence de l'écocritique anglo-saxonne et de l'écopoétique française et entretiennent des points communs avec chacune de ces traditions (par le rapport à l'histoire littéraire, à la langue, au territoire, par les réseaux de recherche, etc.).

### **Embranchements théoriques**

C'est à la fois pour rendre compte de cette sensibilité et pour réfléchir à d'autres façons de concevoir nos relations à la nature que nous avons conçu ce dossier. Celui-ci s'inscrit dans le sillage des approches géographiques<sup>30</sup> qui ont émergé, puis se sont diversifiées depuis la fin des années 1980. La géopoétique, théorisée et pratiquée par Kenneth White, puis Rachel Bouvet en contexte québécois, a ainsi toujours été attentive aux relations entre le sujet et son environnement. Les approches écocritiques et écopoétiques constituent une ascendance peut-être encore plus sûre à cette réflexion. Enfin, à la lecture des articles qui composent ce dossier, deux autres orientations théoriques apparaissent : il y a tout d'abord celle qui s'inspire de la phénoménologie de Merleau-Ponty. On peut penser aux très belles lectures de Bachelard concernant les imaginaires des éléments, ou encore à la structure d'horizon et aux approches paysagères de Michel Collot. Cette influence est tantôt palpable, tantôt explicite dans plusieurs des contributions. D'autre part, on relève un intérêt pour des approches écoféministes ; fait notable : les contributions soulignent moins les apports critiques de l'écoféminisme (dénoncer la double oppression que subissent la nature et les femmes) qu'elles ne contribuent à proposer de nouvelles alternatives, images et dynamique pour penser ces relations.

Un petit nombre de motifs particulièrement stimulants ont retenu notre attention, soit l'exaltation, la communion ou la fusion avec la nature, ainsi que les métamorphoses, notamment animalières ou végétales. À la fois images et procédés narratifs, ces motifs semblent ouvrir des voies fécondes pour penser les relations du sujet à la nature en littérature contemporaine. Ils invitent à s'interroger sur leurs origines, à savoir s'ils sont tributaires de savoirs et de récits autochtones, de discours scientifiques, eschatologiques ou encore écoféministes.

---

30. Selon Michel Collot – qui reprend l'idée initiale d'Edward W. Soja –, « on a pu parler à partir des années 1980 d'un "tournant spatial" ou d'un "tournant géographique" » (Michel Collot, *Pour une géographie littéraire*, Paris, Éditions Corti [Les Essais], 2014; Edward W. Soja dans *Postmodern Geographies: The Reassertion of Space in Critical Social Theory*, Londres, Verso, 1989).

*La mise en récit de savoirs scientifiques*

Dans leurs travaux, Barontini et Schoentjes remarquent que les littératures contemporaines se tournent vers les savoirs scientifiques – appartenant aux sciences naturelles, comme la biologie et l'écologie, par exemple<sup>31</sup> – dans un « effort de documentation » visant à rendre compte du vivant. Cette « narrativisation des savoirs scientifiques<sup>32</sup> » était certes déjà présente chez Pierre Morency dont les *Histoires naturelles du Nouveau Monde*<sup>33</sup> s'inscrivent dans la continuité de la tradition des naturalistes (Buffon, Linné, Audubon, etc.), ou chez Louis Hamelin, surnommé le « biologiste du roman<sup>34</sup> ». Elle se retrouve également chez les auteurs de l'extrême-contemporain en pleine émergence tels qu'Antoine Desjardins, Anaïs Barbeau-Lavalette et Mireille Gagné qui intègrent dans les dispositifs de leurs textes des connaissances scientifiques afin de mieux connaître le monde qui les entoure et d'entrer en communion avec lui. Les écrivain-e-s se tournent ainsi vers la science, non pas dans une volonté de dominer la nature, mais de faire apparaître des réseaux de relations dynamiques entre les différents habitants d'un même écosystème. Alors que l'épistémologie du savoir occidental s'est longtemps définie comme une marche vers le progrès – conçu comme un horizon vers lequel le savoir humain s'avancerait de façon continue et inexorable –, ce mot est maintenant sujet à caution et semble insuffisant pour rendre compte de la complexité des savoirs contemporains. Ainsi que le remarquait déjà Marnie Sullivan au sujet des premiers essais de Rachel Carson, l'autrice de *Silent Spring* avait déjà recours au concept de « *process as an appealing alternative to progress*<sup>35</sup> ». Mettre en récit les savoirs scientifiques consiste en effet non pas à simplement affirmer ces savoirs, mais à raconter les façons et les conditions dans lesquelles ils sont générés. En ce sens, les processus importent davantage que leurs aboutissements.

---

31. Nous entendons ici « sciences » au sens des sciences naturelles. Barontini et Schoentjes rappellent d'ailleurs que le terme écologie – qui revêt aujourd'hui un sens plus large – désigne avant tout une discipline, relevant des sciences naturelles. Voir Riccardo Barontini et Pierre Schoentjes, « Quand l'écologie s'impose en littérature », *Études*, n° 2 (2022), p. 104.

32. *Id.*

33. La série des *Histoires naturelles du Nouveau Monde* de Pierre Morency est composée de trois tomes : *L'Œil américain*, *op. cit.* ; *Lumière des oiseaux*, Montréal, Boréal, 1992 ; *La Vie entière*, Montréal, Boréal, 1996.

34. Micheline Lachance, « Le biologiste du roman » [en ligne], *L'Actualité*, 15 novembre 1996 [<https://lactualite.com/culture/le-biologiste-du-roman/>].

35. Marnie M. Sullivan, « Shifting Subjects and Marginal Worlds: Revealing the Radical in Rachel Carson's Three Sea Books », dans Douglas A. Vakoch (dir.), *Feminist ecocriticism: environment, women, and literature* Lanham, Md. : Lexington Books, 2012, p. 86.

*Prégnance des savoirs et des récits autochtones*

Les nouvelles approches littéraires de la nature qui se développent graduellement sous l'impact des discours environnementaux prennent forme aux côtés des littératures autochtones en pleine émergence. Au tournant des années 1970, les premières œuvres littéraires autochtones écrites au Québec commencent à paraître, notamment *Chasseur au harpon* de Markoosie Patsauq, auteur inuk, *Geniesch: An Indian Girlhood* de Jane Willis (1973) et *Je suis une maudite sauvage* d'An Antan Kapesch (1976). Ces textes présentent des rapports d'identification avec l'environnement différents de ceux qui prévalent dans les sociétés occidentales<sup>36</sup>. Alors que, dans le langage occidental, des figures de style telles que la personnification sont utilisées afin de représenter une nature anthropomorphisée – comme chez Gabrielle Roy, par exemple –, dans les littératures autochtones, les identifications de l'humain à la nature ne relèvent pas d'un effet stylistique, mais d'une vision du monde<sup>37</sup>, héritée d'une tradition orale qui a contribué à fixer les formes et les thèmes des littératures autochtones écrites.

Plusieurs de ces récits oraux mettent en scène des personnages mythiques ayant des relations amoureuses avec des animaux ou des éléments de la nature ou expérimentant des formes de fusions ou de métamorphose, comme c'est le cas de Tshakapesch qui libère le soleil, qu'il avait piégé dans un collet de chasse, avant de ne faire plus qu'un avec lui<sup>38</sup>. Dans son article sur l'éco-érotisme des femmes dans les littératures autochtones orales, Melissa K. Nelson présente différents mythes autochtones où des créatures autres qu'humaines comme les animaux ou « plus qu'humaines » comme le vent entretiennent des relations érotiques avec des protagonistes féminins. Pour Nelson, ces expériences concrètes ou métaphoriques correspondent à une « éthique de la parenté<sup>39</sup> ». Désignant

36. À ce sujet, l'anthropologue Philippe Descola propose « quatre grands types d'ontologies » – le totémisme, l'animisme, l'analogisme, le naturalisme – qui constituent autant de manières d'envisager les rapports d'identification au non-humain. Les êtres vivants, comme les arbres et les animaux, sont-ils perçus comme semblables ou différents de nous sur les plans de la *matérialité* et de l'*intérieurité*? Chaque combinaison de ces deux critères donnerait lieu à des systèmes d'identification distincts. En rupture avec d'anciennes conceptions racistes et anthropocentriques, Descola élabore un modèle conceptuel permettant de mieux décrire et comprendre les rapports d'identification possibles entre l'humain et le non-humain. Voir Philippe Descola, « Par-delà la nature et la culture », *Le Débat*, n° 114 [2001/2], p. 86-101.

37. Voir Jean François Létourneau, « L'enseignement de la littérature autochtone », *Littoral*, n° 10 (2015), p. 53; Joëlle Papillon, « *Bleuet et abricots*: la femme-territoire de Natasha Kanapé-Fontaine », *Études littéraires*, vol 48, n° 3 (2019), p. 86.

38. Rémi Savard, *La Forêt vive. Récits fondateurs du peuple innu*, Montréal, Boréal, 2004.

39. Mélissa K. Nelson reprend le concept d'« *ethic of kinship* » à Stacy Alaimo. Voir Stacy Alaimo et Susan J. Hekman [dir.], *Material feminisms*, Bloomington, Indiana University Press, 2008; Mélissa K. Nelson, « Getting dirty. The Eco-Eroticism of Women in Indigenous Oral Literatures », dans Joanne Barker (dir.), *Critically Sovereign Indigenous Gender Sexuality, and Feminist Studies*, Durham, Duke University Press, 2017, p. 229-260.

des rencontres qui se déroulent dans les « zones de contacts » entre la corporéité humaine et le plus qu'humain<sup>40</sup> », cette conception du monde réside au fondement des liens avec l'environnement dans les cultures autochtones. En effet, de manière littérale, ces dernières considèrent les plantes et les rochers, par exemple, comme des parents et des grands-parents<sup>41</sup>. Cette « éthique de la parenté » se manifeste dans plusieurs œuvres poétiques autochtones contemporaines, notamment *Enfants du lichen* (2022) de Maya Cousineau-Mollen ou encore *Le Cœur du caribou* de Rita Mestokosho (2023). Pour cette dernière, la reconnaissance d'un lien familial avec les éléments autres qu'humains détient une portée non seulement poétique et ontologique, mais également politique, l'écrivaine ayant milité pour la protection de la Rivière Romaine<sup>42</sup>, « sa grande sœur millénaire<sup>43</sup> » et pour l'obtention d'un statut de personne juridique pour la rivière Magpie<sup>44</sup>. Caractéristique de l'épistémè autochtone, la notion de « corps-territoire<sup>45</sup> » est également utile pour comprendre la porosité des frontières entre la personne et son environnement dans la pensée et la littérature autochtone.

### *Le spectre de l'eschatologie*

Enfin, au vu des changements climatiques extrêmes au cours des dernières années, de la pression que la population humaine exerce sur la planète, de la mise en danger voire de l'extinction de nombreuses espèces animales et des risques de propagation fulgurante de maladies infectieuses, un discours crépusculaire se fait entendre, véhiculant ses craintes concernant diverses fins, voire la fin du monde telle que le connaît l'espèce humaine. L'acquisition de nouveaux savoirs concernant la nature, les images de fusion, de métamorphose, l'attention portée aux déplacements et aux transformations sont des motifs à double

---

40. Mélissa K. Nelson réfère à la définition de Stacy Alaimo et Susan J. Hekman, *op. cit.*, p. 238 citée dans Melissa K. Nelson, *op. cit.*, p. 238, que nous avons traduit librement.

41. Voir Jean-François Létourneau, *art. cit.*; Melissa K. Nelson, *op. cit.*

42. Sylvie Vincent, « Le projet de la rivière Romaine vu et rapporté par la presse écrite », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 38, n° 2 (2008), p. 152.

43. Jean-François Létourneau, *art. cit.*, p. 53.

44. Des articles d'actualité témoignent des luttes menées par Rita Mestokosho et par sa fille, Uapukun Mestokosho, député candidate pour Québec Solidaire (Delphine Jung, « Ma fille porte tout un peuple » [en ligne], *Radio-Canada. Espaces autochtones*, 22 septembre 2022 [https://ici.radio-canada.ca/espaces-autochtones/1917265/elections-provinciales-quebec-solidaire-uapukun-innu-duplessis]); Alice Guéricolas Gagné, « D'eau et de mémoire: la Maison de la culture innue d'Ekuanitshit » [en ligne], *Gazette des femmes. Arts et culture*, 2 août 2022 [https://gazettedesfemmes.ca/22221/deau-et-de-memoire-la-maison-de-la-culture-innue-dekuanitshit/].

45. Marie-Ève Bradette, « Érotisation et décolonisation du corps et du langage dans le roman *L'Amant du lac* de Virginia Pésémapéo Bordeleau » [en ligne], *Les Cahiers du CIÉRA*, n° 20 (2022), p. 20 [https://doi.org/10.7202/1092549ar].

tranchant : ces motifs peuvent être des catalyseurs d'anxiété face à l'avenir des écosystèmes et des êtres vivants qu'ils abritent ; mettre l'accent sur la détérioration de fragiles équilibres, voire la destruction d'habitats ou l'annihilation d'êtres vivants. En revanche, ils permettent aussi de percevoir des processus de régénération, d'adaptation et de résilience face à de nouvelles conditions. Ils nous rappellent que la nature n'a rien d'immuable et que transformation et adaptation sont synonymes de vie.

### **Vers une nouvelle épistémologie écoféministe?**

C'est peut-être justement dans cette dynamique paradoxale – de la fragilisation, de la d'où destruction peut surgir le renouveau – que la préparation du présent dossier a surpris. Si nous avons explicitement envisagé les motifs d'exaltation, de fusion et de métamorphose et encouragé nos contributrices et contributeurs à prendre en compte l'influence des discours scientifiques et des récits et savoirs autochtones, les articles reçus ont dévoilé plusieurs lignes concordantes que nous n'avions pas activement sollicitées. Tout d'abord, nous avons été frappées de remarquer à quel point le sujet avait résonné parmi les chercheurs émergents. Ce constat tout simple est pourtant capital : les problématiques abordées dans ce dossier interpellent les jeunes générations. Parmi les œuvres étudiées, l'immense majorité est signée par des autrices qui, bien qu'elles aient acquis une reconnaissance critique, demeurent actives dans la sphère littéraire et pourraient encore offrir bien d'autres œuvres. C'est vrai autant pour une autrice renommée et dotée d'une œuvre importante tant sur les plans qualitatif que quantitatif telle qu'Hélène Dorion que pour les promesses que portent les œuvres de jeunes poètes telles qu'Alexie Morin ou Annie Lafleur ou encore de romancières comme Mireille Gagné et Andrey Wilhelmy. Ce dossier témoigne ainsi de la vitalité de ce champ d'études en pleine expansion.

Cet intérêt pour l'écriture des femmes est sans doute un facteur ayant déterminé une dernière perspective théorique dont se réclament ou s'approchent plusieurs contributions : l'écoféminisme. D'une part, les théories écoféministes mettent à jour pour les dénoncer les liens existants entre l'exploitation des ressources naturelles et l'exploitation ou l'abus de populations minorisées (les femmes, les peuples indigènes, les peuples colonisés, les minorités visibles, etc.)<sup>46</sup>. D'autre part, elles proposent des modes alternatifs pour repenser les hié-

---

46. Pour quelques importants textes fondateurs de l'écoféminisme, on pourra se référer à Val Plumwood, « Ecofeminism: An overview and discussion of positions and arguments », *Australasian Journal of Philosophy*, vol. 64 (1986), p. 120-138 ; Karen Warren, « The Power and the Promise of Ecological Feminism », *Environmental Ethics*, n° 12 (1990), p. 125-146 ; Starhawk, *Webs of power. Notes from the Global Uprising*, Gabriola Island, New Society Publishers, 2002 ; et pour des mises au point plus récentes du côté francophone : Jeanne Burgart Goutal, *Être écoféministe. Théories et pratiques*, Paris,

rarchies régissant les relations entre humains, entre êtres vivants; redécouvrir des savoirs ancestraux qui ont été marginalisés et discrédités par les sciences occidentales; et inventer de nouvelles façons de percevoir et de préserver les écosystèmes et leurs habitants.

Dire l'émerveillement que procure la nature à travers des mots tels qu'enchantement, jubilation ou ravissement; parler d'extase ou d'exaltation pour décrire l'élan ou le mouvement qui pousse vers l'Autre, vers le dehors; penser en termes d'assouplissement, de fluidification, de dissolution, de fusion, de communion, ou encore de métamorphose les contacts et effets de porosité entre son propre corps et ceux alentour. La langue elle-même semble emprunter aux métaphores de la nature pour parler du *renouvellement* d'imaginaire (comme on parle d'un renouveau printanier) ou d'un *recyclage* des métaphores pour créer de nouveaux liens entre deux réalités différentes. Il ne s'agit de rien de moins que de dépasser les hiérarchies et systèmes de classification qui isolent les vivants pour mieux les opposer entre eux, pour laisser entrevoir ce que permettrait l'émergence de nouveaux paradigmes épistémologiques.

### Présentation du dossier

Le dossier s'ouvre sur la section « Origines et paysages » – à entendre dans le sens d'œuvres qui lient l'appréciation de la nature à un temps ou un espace des origines –, liée à l'enfance ou à une dimension métaphysique. L'article de Claudia Gauthier souligne ainsi le rôle précurseur de Gabrielle Roy à travers l'analyse du *Temps qui m'a manqué*, la troisième partie de son autobiographie. S'appuyant sur *La Pensée-paysage* de Michel Collot, elle analyse l'interaction du sujet avec la nature, qui se subdivise en trois étapes: « le retrait solitaire dans la nature, la construction identitaire et la saisie du monde ». L'article de Gauthier démontre comment le face-à-face solitaire avec la nature est le lieu d'une quête d'ordre métaphysique, dont l'accomplissement se trouve dans l'horizon, source d'émancipation et d'émerveillement pour le sujet. Dans cette œuvre fondatrice où se rencontrent héritage romantique et américanité, la nature n'est plus perçue « comme un moyen de subsistance ou un leg paternel, mais dev[ient] voix du Monde et reflet de l'âme ».

L'article de Florence Bordeleau-Gagné s'appuie également sur l'approche de Michel Collot, de même que sur celle, plus récente, d'Antonio Rodriguez, deux théories paysagères qui mettent l'accent sur la « dimension relationnelle du paysage », et que Bordeleau-Gagné met en lien avec l'écosophie du philosophe Arne Naess. Ces perspectives théoriques lui permettent d'examiner le rapport intime du sujet au paysage dans *Expo Habitat* et *Mouron des champs* de Marie-Hélène Voyer. Dans ces recueils, le sujet lyrique est en quête d'un

---

L'Échappée (Versus), 2020; Catherine Larrère, *L'Écoféminisme*, Paris, La Découverte, 2023.

paysage originel, « d'un lieu dans lequel il saura se "reconnaître intensément" » et qui lui permettra de s'apaiser. Au sein d'une nature agentive, il tisse une véritable communauté où s'entremêlent règnes humain et animal, dans une fusion permettant le « décloisonnement total du "je" vers une identité multiple, débarrassée des oppositions entre nature et culture, humains et bêtes », une position que Bordeleau-Gagné rapproche de celle de l'écoféministe, qui tend à repenser et à horizontaliser la relation sujet-nature.

Dans la seconde section consacrée aux « Exaltations » que procure la nature, Élise Lepage arrive à un constat similaire, à partir de deux romans d'Anaïs Barbeau-Lavalette, dont elle propose une analyse écoféministe. Elle examine les procédés par lesquels l'autrice parvient à re-sémantiser des métaphores, afin de construire un imaginaire de « la fluidité, de l'abolition des contours et de la porosité entre le sujet et son environnement ». Au fil de son article, Lepage démontre comment les motifs de l'exaltation, de l'extase, de l'épiphanie et de la fusion participent à la construction d'une nouvelle épistémologique qui « valoriserait l'élan vers le monde, les liens » et, plus largement, le décloisonnement des catégories de la rationalité occidentale. En dernière instance, ces expériences limites permettent au sujet de se laisser émouvoir et transformer par le monde.

L'exaltation comme mouvement vers le dehors est également perceptible à travers l'analyse phénoménologique du motif de la fenêtre – objet relationnel faisant écran entre l'intérieur et l'extérieur. Mendel Péladeau-Houle réfléchit aux facteurs qui permettent ou empêchent l'attention, à l'ère de la technologisation des sociétés, qui menace les capacités attentionnelles du sujet. Alors que Dominique Fortier « ouvre grand les fenêtres », Hélène Dorion les opacifie à travers l'image de la « fenêtre noire ». À travers cette analyse, Péladeau-Houle examine un contrepoint du motif de l'épiphanie, une expérience caractérisée par sa « densité attentionnelle<sup>47</sup> » et mise en danger par tout ce qui fait écran au réel.

La troisième section, intitulée « Fusions et destructions », interroge ces deux dynamiques qui parfois s'alimentent entre elles, mais qui parfois aussi illustrent deux mouvements diamétralement opposés. Marie Pascal se penche sur deux œuvres mettant respectivement en scène le Nunavik et le Nunavut. Le roman *Nirliit* (2015) de Juliana Léveillé-Trudel et le film *Uvanga* (2013) de Marie-Hélène Cousineau et Madeline Piujuq interrogent les liens que nouent les personnages inuits au territoire, selon des conceptions épistémologiques et cosmogoniques qui leur sont propres, transcendant les dualités nature / culture, sujet / objet. Pascal évoque les « descriptions paradoxales de la toundra », en ceci que le territoire, sublime et invitant à la fusion, représente pourtant aussi des formes de danger et de violence et est ainsi associé à la souffrance. Parvenus au

---

47. Jean-Marie Sheaffer, *L'Expérience esthétique*, Paris, Gallimard, 2015, p. 55.

bout de leurs (en)quêtes, les personnages découvrent des « nids de résistance » (Isabella Huberman) au colonialisme et tissent des réseaux de relations riches, aptes à décliner « l'amour décolonial » (Leanne Betasamosake Simpson, Chelal Sandoval, Isabella Huberman) de différentes façons.

À partir de deux nouvelles du recueil *Indices de feux*, Bédard-Goulet examine les rencontres entre les humains et les autres formes de vie, particulièrement les espèces en voie de disparition. En s'appuyant sur les théories du plus qu'humain de David Abraham et sur les travaux de Philippe Descola, Bédard-Goulet distingue les types d'identification au vivant représentés dans ces nouvelles « qui suggèrent deux positions ontologiques, deux manières d'habiter le monde, l'une fondée sur une dichotomie naturaliste, l'autre s'approchant d'une parenté du vivant ». Plus largement, le texte de Bédard-Goulet s'interroge sur la manière d'habiter un monde au bord de l'extinction.

Enfin, du côté de la poésie, Alix Borgomano se penche sur trois récents recueils publiés par des femmes : *Chien de fusil* (2013) d'Alexie Morin, *Ciguë* (2019) d'Annie Lafleur et *Nature morte au couteau* (2020) d'Anne-Marie Desmeules. Tous trois représentent une nature menaçante et hostile pour le sujet. Une poétique de la lutte se déploie, mettant le corps en difficulté, voire en danger. La nature semble pouvoir anéantir le sujet à tout instant, suggérant une dynamique de fusion ambivalente, comme si l'humain abandonnait son agentivité face à la puissance du vivant. Cependant, certaines fonctions du corps résistent : faim, soif, désir sexuel, flux de la parole contribuent à réaffirmer la résistance de l'humain. Alix Borgomano suggère que, ce faisant, les autrices explorent « les possibilités créatrices de la violence », ainsi que les pouvoirs réparateurs de la poésie face à la crise écologique.

La quatrième section est consacrée aux « Métamorphoses », processus perçu comme dépassant les désirs de fusion ou les risques de destruction. La métamorphose est une dynamique complexe qui transforme le sujet, incarnant ainsi un renouvellement qui met en question les frontières entre les règnes et les espèces. Laura Lafrance propose une lecture écoféministe de deux romans d'Audrée Wilhelmy dont l'œuvre interroge avec insistance les possibilités de communion avec la nature. Dans *Le Corps des bêtes* (2017) et *Blanc résine* (2019), les personnages féminins vivent des « expériences immersives », fusionnelles avec des animaux ou des éléments naturels, expériences qui leur font découvrir leurs corps féminins et leurs interconnexions avec la nature. Si « [l]a nature et les bêtes qu'elle héberge deviennent ainsi un lieu d'affirmation et de résistance féministes pour les héroïnes de Wilhelmy, un espace où elles peuvent exprimer leur autonomie et leur sens de l'agentivité », Lafrance souligne que certaines dimensions de l'œuvres apparaissent encore teintées par des visions androcentriques marquées par un dualisme corps / esprit et par des relations verticales entre les humains et les animaux.

Julien Defraeye se penche sur *Le Lièvre d'Amérique*, roman de Mireille Gagné dans lequel la protagoniste se métamorphose en lièvre. Ce faisant, l'auteur « subvertit les codes du “récit de chasse” » traditionnels typiquement centrés sur un prédateur humain et masculin. Ce « devenir-animal » (Deleuze et Guattari) de la protagoniste est une façon pour elle d'échapper à d'autres types de prédatations qu'elle subit au quotidien, notamment dans son environnement de travail : le capitalisme, le patriarcat et le carnisme. Critique acerbe d'une société « humaine » reposant « sur des critères de performance, de profit ou de rentabilité », *Le Lièvre d'Amérique* propose d'inventer de nouvelles « positionnalités du vivant », fondées sur la liberté et la fébrilité de la proie, « à l'aube d'une sixième extinction de masse des espèces ».

Ce dossier se propose ainsi d'étendre, de diversifier et d'approfondir les façons de penser et de représenter les relations entre sujets et nature. Il se ferme finalement sur deux entretiens avec des autrices dont les œuvres ont bénéficié d'un bel accueil critique, et qui sont analysées dans les contributions de ce numéro. Ces entretiens écrits jetteront quelques lumières sur les processus créatifs d'Anne-Marie Desmeules et de Mireille Gagné dont les œuvres ouvrent des horizons prometteurs pour imaginer de nouvelles relations entre sujet et nature.

## Références

- ABRAHAM, David, *The Spell of the Sensuous: Perception and Language in a More-than-human World*, New York, Vintage Books, 2017.
- ALAIMO, Stacy et Susan J. HEKMAN (dir.), *Material Feminism*, Bloomington, Indiana University Press, 2008.
- BACHELARD, Gaston, *Poétique de l'espace*, Paris, Presses universitaires de France, 1967.
- , *L'Eau et les rêves. Essai sur l'imagination de la matière*, Paris, José Corti, 1942.
- BARBEAU-LAVALETTE, Anaïs, *Femme fleuve*, Montréal, Marchand de feuilles, 2022.
- , *Femme forêt*, Montréal, Marchand de feuilles, 2021.
- BARONTINI, Riccardo et Pierre SCHOENTJES, « Quand l'écologie s'impose en littérature », *Études*, n° 2 (2022), p. 95-104.
- BIRON, Michel, François DUMONT et Élisabeth NARDOUT-LAFARGE, *Histoire de la littérature québécoise*, Montréal, Boréal, 2007.
- BOUVET, Rachel et Kenneth WHITE (dir.), *Le Nouveau Territoire. L'exploration géopoétique de l'espace*, Montréal, Université du Québec à Montréal, 2008.
- BOUVET, Rachel, *Vers une approche géopoétique*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2015.
- BRADETTE, Marie-Ève, « Érotisation et décolonisation du corps et du langage dans le roman *L'Amant du lac* de Virginia Pésémapéo Bordeleau » [en ligne], *Les Cahiers du CIÉRA*, n° 20 (2022), p. 50-60 [<https://doi.org/10.7202/1092549ar>].
- BUEKENS, Sara et Julien DEFRAEYE (dir.), *Animal et animalité : stratégies de représentation dans les littératures d'expression française*, Paris, Classiques Garnier, 2022.
- BUEKENS, Sara, *Émergence d'une littérature environnementale : Gary, Gascar, Gracq, Le Clézio, Trassard à la lumière de l'écopoétique*, Genève, Droz, 2020.

- BUELL, Lawrence, *The Environmental Imagination: Thoreau, Nature Writing, and the Formation of American Culture*, Cambridge, Harvard University Press, 1995.
- BURGART GOUTAL, Jeanne, *Être écoféministe. Théories et pratiques*, Paris, L'Échappée (Versus), 2020.
- CERTEAU, Michel de, *L'Invention du quotidien. Tome 1. Arts de faire*, nouvelle édition établie et présentée par Luce Giard, Paris, Gallimard (Folio Essais), 1990 [1980].
- COLLOT, Michel, *Pour une géographie littéraire*, Paris, José Corti, 2014.
- , *La Pensée-paysage*, Paris, Actes Sud, 2011.
- COUSINEAU MOLLEN, Maya, *Enfants du lichen*, Wendake, Éditions Hannenorak, 2022.
- DECHAMPLAIN, Virginie, *Avant de brûler*, Chicoutimi, La Peuplade, 2024.
- DESCOLA, Philippe, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard (NRF - Bibliothèque des sciences humaines), 2005.
- , « Par-delà la nature et la culture », *Le Débat*, n° 114 (2001/2), p. 86-101.
- DESMEULES, Anne-Marie, *Nature morte au couteau*, Montréal, Le Quartanier, 2021.
- DESROCHERS, Julien, « “Cette grâce entière, insaisissable et mystérieuse” : formes et enjeux de l'éco-épiphane dans trois romans québécois contemporains », *Études littéraires*, vol. 48, n° 3 (2019), p. 51-65.
- DEFRAEYE, Julien et ÉLISE LEPAGE (dir.), dossier « Approches écopoétiques des littératures française et québécoise de l'extrême-contemporain », *Études littéraires*, vol. 48, n° 3 (2019).
- ENGÉLIBERT, Jean-Paul, *Fabuler la fin du monde: la puissance critique des fictions d'apocalypse*, Paris, La Découverte, 2019.
- , *Apocalypses sans royaume: politique des fictions de la fin du monde, XX<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècles*, Paris, Classiques Garnier (Littérature, histoire, politique 7), 2013.
- FOESSEL, Michaël, *Après la fin du monde: critique de la raison apocalyptique*, Paris, Éditions du Seuil (L'Ordre philosophique), 2012.
- FRENETTE-VALLIÈRES, Andréane, *Tu choisiras les montagnes*, Montréal, Le Noroît (Chemins de traverse), 2022.
- , *Sestrals*, Montréal, Le Noroît, 2020.
- , *Juillet, le Nord*, Montréal, Le Noroît (Initiale), 2019.
- GAGNÉ, Mireille, *Frappabord*, Chicoutimi, La Peuplade, 2024.
- , *Bois de fer*, Saguenay, La Peuplade, 2022.
- , *Le Lièvre d'Amérique*, Chicoutimi, La Peuplade, 2020.
- GARRARD, Greg, *Ecocriticism*, London, Taylor & Francis, 2004.
- GERVAIS, Bertrand, *L'Imaginaire de la fin: temps, mots et signes. Logiques de l'imaginaire. Tome III*, Montréal, Le Quartanier (Erres essais), 2009.
- GUAY-POLIQUIN, Christian, *Les Ombres filantes*, Chicoutimi, La Peuplade, 2021.
- , *Le Poids de la neige*, Chicoutimi, La Peuplade, 2016.
- , *Le Fil des kilomètres*, Chicoutimi, La Peuplade, 2013.
- GUÉRICOLAS GAGNÉ, Alice, « D'eau et de mémoire: la Maison de la culture innue d'Ekuanitshit » [en ligne], *Gazette des femmes. Arts et culture*, 2 août 2022 [<https://gazettedes-femmes.ca/22221/deau-et-de-memoire-la-maison-de-la-culture-innue-dekuanitshit/>].

- HAMELIN, Louis, *Betsi Larousse ou l'ineffable eccéité de la loutre*, Montréal, XYZ (Romanichels plus), 2003 [1994].
- HOPE, Jonathan, « Faire une littérature environnementale. Le pragmatisme à l'essai », *Épistémocritique*, n° 21, (2023).
- , « "All this universe is perfused with signs". The nostalgia of sentient others, (bio)semiosis and SF », *Green letters, Studies in ecocriticism*, vol. 24 n° 3, (2020), p. 291-305.
- JUNG, Delphine, « Ma fille porte tout un peuple » [en ligne], *Radio-Canada. Espaces autochtones*, 22 septembre 2022 [https://ici.radio-canada.ca/espaces-autochtones/1917265/elections-provinciales-quebec-solidaire-uapukun-innu-duplessis].
- KERBER, Jenny and Cheryl LOUSLEY, « Literary Responses to Indigenous Climate Justice and the Canadian Settler-State », dans Adeline JOHNS-PUTRA et Kelly SULTZBACH (dir.), *The Cambridge Companion to Literature and Climate*, Cambridge, Cambridge University Press, 2022, p. 269-279.
- KERBER, Jenny, « Nature Trafficking: Writing and Environment in the Western Canada-US Borderlands », dans Ella SOPER and Nichoas BRADLEY (dir.), *Greening the Maple: Canadian Ecocriticism in Context*, Calgary, University of Calgary Press, 2013, p. 199-226.
- LACHANCE, Micheline, « Le biologiste du roman » [en ligne], *L'Actualité*, 15 novembre 1996 [https://lactualite.com/culture/le-biologiste-du-roman/].
- LALONDE, Robert, *Le Monde sur le flanc de la truite*, Montréal, Boréal (Compact), 1999.
- , *Le Petit Aigle à tête blanche*, Montréal, Boréal, 1994.
- , *Sept Lacs plus au nord*, Montréal, Boréal, 1994.
- LARRÈRE, Catherine, *L'Écoféminisme*, Paris, La Découverte, 2023.
- LEPAGE, Élise, *Géographie des confins. Espace et écriture chez Pierre Morency, Pierre Nepveu et Louis Hamelin*, Ottawa, Éditions David, 2016.
- , « Le devenir paysager. De quelques paysages postindustriels entre arts visuels et poésie », *Journal of Canadian Studies / Revue d'études canadiennes*, vol. 49, n° 2, (2015), p. 106-132.
- LÉTOURNEAU, Jean-François, « L'enseignement de la littérature autochtone », *Littoral*, n° 10 (2015), p. 53-57.
- MELANÇON, Benoît, « Fortune de la tché'n'ssà » [en ligne], *L'Oreille tendue* [blogue], 18 juillet 2012 [https://oreilletendue.com/2012/05/19/histoire-de-la-litterature-quebecoise-contemporaine-101/].
- MERLEAU-PONTY, Maurice, *L'Œil et l'esprit*, Paris, Gallimard, 1964.
- MESTOKOSHO, Rita, *Atiku Utei. Le Cœur du caribou*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2022.
- MORENCY, Pierre, *La Vie entière. Histoires naturelles du Nouveau Monde, tome III*, Montréal, Boréal, 1996.
- , *Lumière des oiseaux. Histoires naturelles du Nouveau Monde, tome II*, Montréal, Boréal, 1992.
- , *L'Œil américain. Histoires naturelles du Nouveau Monde, tome I*, 1989.
- NELSON, Melissa K., « Getting dirty. The Eco-Eroticism of Women in Indigenous Oral Literatures », dans Joanne BARKER (dir.), *Critically Sovereign Indigenous Gender, Sexuality, and Feminist Studies*, Durham, Duke University Press, 2017, p. 229-260.
- PAPILLON, Joëlle, « *Bleuets et abricots*: la femme-territoire de Natasha Kanapé-Fontaine », *Études littéraires*, vol. 48, n° 3 (2019), p. 79-95.

- PATSAUQ, Markoosie, *Chasseur au harpon*, Montréal, Boréal, 2022 [1969].
- PLUMWOOD, Val, « Ecofeminism: An overview and discussion of positions and arguments », *Australasian Journal of Philosophy*, vol. 64 (1986), p. 120-138.
- POMERLEAU-CLOUTIER, Noémie, *La Patience du lichen*, Chicoutimi, La Peuplade, 2021.
- , *Brasser le varech*, Chicoutimi, La Peuplade, 2017.
- POSTHUMUS, Stephanie, *French « Ecocritique »: Reading Contemporary French Theory and Fiction Ecologically*, Toronto, University of Toronto Press, 2018.
- PSÉSMAPIÉO BORDELEAU, Virginia, *L'Amant du lac*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2012.
- RODRIGUEZ, Antonio, *Le Paysage originel*, Paris, Hermann, 2022.
- ROY, Gabrielle, *La Montagne secrète*, Montréal, Boréal, 2011 [1961].
- , *La Route d'Altamont*, Montréal, Boréal, 1993 [1966].
- , *La Rivière sans repos*, Ottawa, Beauchemin, 1970.
- , *Cet été qui chantait: récits*, Montréal, Boréal, 1993 [1972].
- , *Le Temps qui m'a manqué*, Montréal, Boréal (Les Cahiers Gabrielle Roy), 1997.
- RUECKERT, William, « Literature and Ecology: An Experiment of Ecocriticism », *Iowa Review*, vol. 9, n° 1 (1978), p. 71-86.
- SAUCIER, Jocelyne, *Il pleuvait des oiseaux*, Montréal, XYZ (Romanichels), 2011.
- SAVARD, Rémi, *La Forêt vive. Récits fondateurs du peuple innu*, Montréal, Boréal, 2004.
- SCHOENTJES, Pierre, *Ce qui a lieu. Essai d'écopoétique*, Marseille, Éditions Wildproject, 2018.
- SIMON, Anne, *Une Bête entre les lignes. Essai de zoopoétique*, Paris, Wildproject, 2021.
- , « Qu'est-ce que la zoopoétique », *Sens-dessous*, vol. 2, n° 16 (2015), p. 115-124.
- SIMON, Anne et André BENHAÏM (dir.), « Zoopoétique: les animaux en littérature de langue française » [Princeton University, 16-18 octobre 2014], *Revue des Sciences humaines*, n° 238 (2017).
- STARHAWK, *Webs of power. Notes from the Global Uprising*, Gabriola Island, New Society Publishers, 2002.
- SOJA, Edward W., *Postmodern Geographies: The reassertion of Space in Critical Social Theory*, Londres, Verso, 1989.
- SULLIVAN, Marnie M., « Shifting Subjects and Marginal Worlds: Revealing the Radical in Rachel Carson's Three Sea Books », dans Douglas A. VAKOCH (dir.), *Feminist ecocriticism: environment, women, and literature* Lanham, Md.: Lexington Books, 2012, p. 77-91.
- TREMBLAY, Emmanuelle, « Une identité frontalière. Altérité et désir métis chez Robert Lalonde et Louis Hamelin » [en ligne], *Études françaises*, vol. 41, n° 1 (2005), p. 107-124. [<https://doi.org/10.7202/010849ar>].
- TREMBLAY, Lise, *La Héronnière*, Montréal, Léméac, 2003.
- TULLOCH, Elspeth, « Husbandry, Agriculture, and Ecocide: Reading Bessie Head's *When Rain Clouds Gather* as a Postcolonial Georgic », *European Journal of English Studies*, vol. 16, n° 2 (2012), p. 137-150.
- VADNAIS, Christiane, *Faunes*, Montréal, Alto, 2018.
- VILLENEUVE, Mathieu, *Borealiium Tremens*, Chicoutimi, La Peuplade, 2017.

- VINCENT, Sylvie, «Le projet de la rivière Romaine vu et rapporté par la presse écrite», *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 28, n° 2 (2008), p. 148-152.
- VOYER, Marie-Hélène, *Mouron des champs*, Chicoutimi, La Peuplade, 2022.
- , *Expo Habitat*, Chicoutimi, La Peuplade, 2018.
- WARREN, Karen, «The power and the promise of ecological feminism», *Environment Ethics*, n° 12, p. 125-146.
- WHITE, Kenneth, *La Figure du dehors*, Marseille, Le Mot et le reste, 2014.
- , *La Route bleue*, Marseille, Le Mot et le reste, 2012.
- , *Le Plateau de l'albatros: introduction à la géopoétique*, Paris, Grasset, 1994.
- WILLIS, Janes, *Geniesch: an Indian Girlhood*, Toronto, The New Press, 1973.